



ARTS

LA CHRONIQUE D'OLIVIER CENA

T
In Medias Res
Peinture
Ali Banisadr
| Jusqu'au 16 janvier,
galerie Thaddaeus
Ropac, Paris 3^e.
Tél : 01 42 72 99 00.

Lorsqu'il parlait des personnages qu'il représentait dans ses tableaux, Francis Bacon employait le mot « figures ». Le peintre anglais tenait à cette dénomination : pour lui, « la figure » se situait à mi-chemin entre la figuration et l'abstraction. Un portrait, par exemple, devait être à la fois ressemblant et lointain, vague, incertain – « faire de l'apparence un Sahara », disait-il. Ainsi s'explique, dans sa peinture, la déformation du corps humain, ce que le philosophe

univers où la beauté côtoie l'horreur... Or, s'il y a bien dans l'œuvre de ces deux peintres, Bacon et Banisadr, ce que Deleuze appelait un « chaos contrôlé », l'Anglais n'a jamais eu pour projet de peindre l'horreur. « La figure », bien au contraire, est ce qui s'en éloigne le plus possible. A propos de son tableau du Pape Innocent X inspiré par un portrait de Velázquez, Bacon disait qu'il voulait « peindre le cri plutôt que l'horreur ». Ainsi, voyant le cri, le spectateur peut-être ressentira l'horreur.

En vérité, ce que peint Ali Banisadr est séduisant – mot qui ne peut qualifier un tableau de Bacon. On oubliera les ciels un peu mièvres rappelant les derniers paysages de Raoul Dufy pour observer ces scènes complexes où peut effectivement se détecter le lointain souvenir de Jérôme Bosch – ou celui, plus proche, des miniatures persanes, car dans un tel amas de formes et de couleurs chacun reconnaîtra ce qu'il a envie de reconnaître : l'an passé, des critiques américains y ont même vu la marque de l'école de New York des années 40-50. On discerne par-ci par-là quelques détails : les pattes d'un cheval ou un vague personnage ubuesque. Banisadr raconte d'étranges histoires. L'hystérie domine – la guerre, peut-être ? « Une explosion », répond le peintre. Et, dans cet agrégat, dans la multiplicité des coloris, où la peinture devrait être enfermée, étouffée, anéantie, pourtant elle survit. Voilà donc la prouesse : Banisadr évite le kitsch.

Le peintre français Eugène Leroy, l'exact contemporain de Bacon (l'un est né en 1910 et l'autre en 1909), a lui aussi beaucoup agrégé les couleurs et la matière jusqu'à y enfouir la figure et supprimer la séduction. Mais Leroy, fasciné par Cézanne, voulait également à sa manière rendre visible sa sensation. Il a peu à peu, comme Bacon, évacué la narration et l'aspect illustratif de sa peinture. C'était – et c'est toujours – la condition indispensable à toute représentation de ce que le peintre anglais appelait « des figures surgissant de leur propre chair ». Seuls les artistes d'exception consentent à un tel sacrifice. Car, une fois les oripeaux de la peinture disparus, le risque est que plus rien ne demeure ●

1 Francis Bacon. *Logique de la sensation*, éd. du Seuil.



Héritier de Francis Bacon, Ali Banisadr évolue entre figuration et abstraction.

Gilles Deleuze (1925-1995) appelle « la forme sensible » 1 : elle gomme tout récit, toute psychologie, pour tenter de restituer ce que Bacon éprouve et qu'il nomme « la force de la sensation ». Une même ambition, un même souci habitait déjà Cézanne devant la montagne Sainte-Victoire : rendre visible l'invisible.

Depuis la mort de Francis Bacon, en 1992, toute figuration floutée, déformée est immédiatement liée à son œuvre. « La forme sensible » est devenue un label, une étiquette accolée à l'œuvre et censée en démontrer sinon la qualité, du moins la profondeur. Ainsi les dernières peintures de l'artiste américain d'origine iranienne Ali Banisadr, très chahutées, multicolores, elles aussi à mi-chemin entre la figuration et l'abstraction, sont-elles inscrites, nous dit-on, « dans une histoire de l'art bien connue, de Jérôme Bosch à Francis Bacon ». Et le communiqué de presse ajoute : « Elles portent avec elles cette faculté de nous transporter dans un